
Que sont mes « semi -> devenus ?*

Michel Costantiniⁱ

Résumé : La notion de semi-symbolisme demeure théoriquement et pratiquement problématique, depuis l'invention et l'usage flamboyant qu'en fit Jean-Marie Floch dans les années quatre-vingt et quatre-vingt dix du siècle précédent. Testant sa nécessité dogmatique et son efficacité pragmatique en considérant la recherche que ce dernier avait menée à propos de l'icône de la Trinité peinte par Andreï Rublev, et qui est consignée dans son ouvrage posthume de 2009, on suggère la possibilité de l'intégration de la démarche analytique de la sémiotique dans une autre grille et d'une réorganisation des rapports entre « interférences du contexte », « sens plastique », et « outil semi-symbolique ».

Mots-clés : semi-symbolique ; système ; outil ; icône.

* DOI: <https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2023.206861>.

ⁱ Professeur du Département de littérature française, Université Paris-8 Vincennes Saint-Denis. Paris, France. E-mail: mic.costantini@orange.fr. ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-5373-3051>.

Introduction

Admettons que je cherche (ζητῶ *zétô*, base de la zététique), et que tel Archimède, j'aie trouvé (εὔρηκα *eurêka*), entre ces deux bornes un temps parfois long s'écoule, où certains se complaisent. Pour Montaigne (Essais, livre III, chapitre 11),

si j'eusse eu à dresser des enfans, je leur eusse tant mis à la bouche, cette façon de répondre enquesteuse, non resolutive : « Qu'est-ce à dire ? Je ne l'entends pas. Il pourrait estre. Est-il vray? », qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentis à soixante ans que de représenter les docteurs à dix ans, comme ils font.

Il faut passer par l'action et la durée de l'action, par le labeur et la peine du labeur, par tout ce temps où s'enchevêtrent intuitions, savoirs, décisions logiques et choix instinctifs, vérifications laborieuses et hasards sérindipitiques, tout ce temps où le Sujet pourrait énoncer « je découvre, je vais découvrant » (εὕρισκω *heuriskô*, base de l'heuristique), mais ne le fait pas, par modestie, pudeur, inquiétude ou superstition. Sophocle insiste, qui fait dire à un de ses personnages – non identifié car il s'agit d'un fragment¹:

J'apprends avec plaisir ce qui peut s'enseigner,
Je cherche constamment ce que l'on peut trouver

(selon l'élégante et passablement fidèle traduction de l'abbé Dominique Ricard à l'extrême fin du dix-huitième siècle). On ne confondra donc pas : tandis que l'*enseignable* émerge à une dynamique du don et de la réception collective, de la distribution à vocation généralisante, l'*inventable* régit une dynamique de manque et de quête de l'individu – ou d'un groupe restreint. Et ici, il y avait manque, qui devint don, mais l'histoire en est complexe.

1. Une invention dévoyée par ses promoteurs même

Sous le pontificat de Louis Hjelmslev, il fallait, pour la sémiotique, que tout s'inscrivît dans son moule rigoureux, ou rigide selon les goûts, en tous les cas indiscutablement riche en concepts. Aussi en attribuait-on au linguiste danois auxquels il n'avait pas lui-même pensé, du moins explicitement, comme ce « semi-symbolique » et son substantif « semi-symbolisme ». Les deux termes composés, de fait, apparaissent à la fin des années soixante-dix, plus de dix ans après son décès, quand circule, au sein du cercle qui deviendra l'École de Paris et

¹ Τὰ μὲν διδακτὰ μανθάνω, τὰ δ' εὕρετὰ ζητῶ.

un peu au-delà, un polycopié de l'enseignement de Greimas (destinée à postfacier un livre de Jean-Marie Floch jamais paru) et publié quelques années après (GREIMAS, ca. 1977; GREIMAS, 1984), avec le but affiché de fonder la sémiotique plastique, et l'apparente fonction, vers la fin du texte, de combler une supposée lacune dans le paradigme théorique hjelmslevien à deux termes (« symbolique » et « sémiotique »). Mais ainsi va la théorie : le concept tant célébré, outre qu'il est contesté dès le départ, non sans humour, pour sa dénomination même – à laquelle Françoise Bastide (1985, p. 48-51) reproche de faire passer « cet outil pour une demi-portion » –, est surtout dénoncé pour son statut théorique peu sûr, puisqu'il laisse encore... un vide. Vingt ans après, Massimo Leone (2004, p. 69-70) propose de combler ce vide théorique par l'ajout d'un « semi-sémiotique » qui vient assurer la symétrie du « continuum de la biunivocité des fonctifs », menant d'un maximum de biunivocité (les systèmes symboliques) à un minimum (les sémiotiques), mais, bien mieux, après avoir discuté de l'introduction du « nouveau concept » dans la théorie, il pose à propos de l'outil, de ce nouvel instrument d'étude et de scrutation, la bonne question : à quoi sert le semi-symbolisme ? Un tel comblement du manque, remplissage de la supposée lacune théorique, exige chez lui, et à juste titre, la transformation d'un schéma statique, organisation purement combinatoire de quatre possibilités, en un schéma dynamique, qui donne son efficacité propre à l'instrument biface, verso quête et recto sanction, face zététique et pile heuristique.

1.1 De la confusion

En effet, entre temps, entre le moment où le nouveau concept apparaît et celui où certains le revisitent, le « semi-symbolique » a été réduit au statut peu reluisant d'indicateur signalétique d'une école de pensée, tandis qu'on lui opposait sur le plan théorique pas moins de cinq substituts, ses aînés d'au moins deux lustres, qui pour certains ne manquaient pas d'atouts : connotation, suprasegmental, isotopie, fonction poétique ainsi que le plus illustré et le plus convaincant sans doute, dans le sillage d'Umberto Eco (1975), *ratio difficilis* (LORUSSO, 2007; LANÇIONI, 2010). Pendant les deux dernières décennies du second millénaire, la notion, dans sa version que l'on ose dire orthodoxe, a proliféré, son âge d'or se situant entre 1985 – les grandes publications de Jean-Marie Floch – et la première décennie du vingt-et-unième siècle. Comme l'histoire des concepts le montre en général, et en particulier en sémiotique (LANDOWSKI, 2007), une grande diversité de sorts les attend, du décisif insubmersible (*e. g.* signifiant/signifié) au promptement obsolète (*e. g.* négantactant), du très contesté résistant vaillamment (*e. g.* carré sémiotique) à l'infortuné qui tente parfois de resurgir (*e. g.* marque). Et d'autres semblent devenir des emblèmes d'école, des sceaux d'authenticité tel notre « semi-symbolisme » qu'on trouve rarement employé dans son rôle actoriel d'instrument

heuristique efficace, ce rôle que lui avaient brillamment conféré, dès son invention, les travaux de Floch lorsque ce dernier nous avait convaincus que dans la pratique et à certaines fins il n'en existait pas de meilleur.

Quant à ce plan pratique, nous avons connu tout un bardadrac (c'est un mot de Genette, 2006) logorrhéique plein de ces « semi-symbolique » qu'on accole aussi bien à système, langage, code, sémio-se (et -sis et -tique) qu'à connexion, relation, dimension, plan, moment, et encore à nature, logique, topologie, motif, outre les plus, les seuls judicieux « outil » et « instrument », voire « codage ». Comment en est-on venu là ? A quel moment, dans le processus de genèse du « semi-symbolisme », y a-t-il eu de ces petits infléchissements qui mènent à la dégradation du concept ? Sémiotique, ma sœur, de quels déplacements vous êtes-vous grevée... ! Si, à l'origine de cette affaire, intervient le déplacement nécessaire et fondateur du figuratif au plastique, les autres glissements sont discutables, quoiqu'ils n'aient guère été discutés. On pourrait s'interroger sur le passage trop facile du code partiel au système global, puisqu'en vérité les systèmes semi-symboliques ne sont pas des langages subsistant de façon autonome ni ne se réalisent dans des procès qui seraient de part en part semi-symboliques (à supposer que tout ceci ait un sens), mais correspondent à des formes sémiotiques « nichées » dans d'autres systèmes, ou concourent à structurer des phénomènes sémiotiques locaux et non généralisables ; débordant largement d'une « théorie des codes », ils se rangent décidément dans une sémiotique textuelle : il ne s'agit plus de décrire exhaustivement le code qui gouverne un « langage » donné, mais bien de rendre compte de l'ensemble des formes sémiotiques qui peuvent concourir à la structuration d'un texte particulier.

Pour s'assurer de cette double face – condition d'efficacité –, il faut tenir ferme sur les fonctions. Quand le premier concepteur du concept propose une formule de codage d'un système de formes regroupées en catégories, douze en l'occurrence (haut/bas, blanc/noir, etc.) qui viennent réorganiser et réexploiter (ce sont ses mots) « un matériau constitué en système symbolique », sans occulter l'histoire variable de ce matériau, tant selon les cultures que selon les époques, qu'il s'agisse de l'arc-en-ciel, de la colombe ou de « la main à la maisselle » (FLOCH, 1990, p. 102), il se situe à un niveau théorique élevé, mais il n'en a pas moins le souci de ne jamais perdre de vue la finalité. A quoi bon la sémiotique moderne si elle ne sait pas se rendre utile à l'instar de sa parente ancienne – selon le mot du père Marin Mersenne en 1623 « *Quid semiotica utilius ? Qua medici nobis morbum, aut valetudinem ex signis salubribus, insalubribus et neutris prænuntiant ?* », apophtegme qu'il nous faut actualiser en « décrire l'état du sens à partir des sèmes contraires et de leur neutralisation telle que la structure s'en manifeste dans le discours » ? A quoi bon la sémiotique moderne voguant avec aisance du côté du grand large au lieu de caboter, si elle

ne parvient pas à être une sémiotique concrète, à l'épreuve des objets réels, tout en respectant ses propres principes ?

1.2 De la quête

Et en l'occurrence il y avait quête imposée par le manque, le corpus considéré faisant passer la possibilité de lecture, la possibilité de « langage autre » à sa nécessité (GREIMAS, ca. 1977, p. 6-8). La sémiotique plastique est alors à inventer comme une nécessité, et du « signifiant plastique » qu'on vient de reconnaître, on cherche à comprendre « comment il signifie », comment il s'organise pour signifier. C'est à ce moment que s'introduit timidement notre semi- « si l'on accepte de réserver le nom de sémiotiques semi-symboliques... » (GREIMAS, ca. 1977, p. 19). Au commencement, donc, est le « plastique », terme qui qualifie le signifiant, la langue, la sémiotique, et même le sens (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 21), ou plutôt, dès avant, l'impuissance de la grille de lecture iconisante utilisée pour travailler la représentation du monde naturel (sémiotique figurative), impuissance à épuiser « la totalité des articulations signifiantes ». D'où le manque, d'où la nécessité de ce « langage autre », mais un langage, qui, entrant progressivement dans l'ordre de l'« enseignable » est d'abord de l'ordre de l'« inventable » : on n'hésita pas à affirmer que « le système est inconnu » et qu'on n'avancera en connaissance qu'à force d'examiner les procès sémiotiques (GREIMAS, ca. 1977, p. 9). C'est dire si nous sommes loin de l'arrogante (au moins par omniprésence), mais dérisoire (par son efficacité) répétition de cette sorte de totem que le couple de mots va devenir, quand il passe de l'*inventé* à l'*enseigné*, mais surtout au *répété* compulsivement.

Et d'abord sur le plan théorique, quelles que soient les bonnes raisons invoquées et les nuances apportées, du moins à chaque fois qu'il y a explicitation, ce qui est de moins en moins le cas au fil du temps, le symbolique, parangon du monoplan, ne l'est plus du tout, mais bien, à sa façon, comme n'importe quelle sémiotique, biplan (on oublie vite les précieuses et pragmatiques nuances de, par exemple, Greimas, 1984), le trait de conformité ou de non-conformité est pris en compte ou ne l'est pas, l'interprétabilité est... interprétée de façon variable, quand ne s'introduisent pas le commutable et le non-commutable ! Signifiant plastique monoplan, comme le sont les systèmes de symboles, tel l'algèbre, mais sémiotique plastique biplane, comme toute sémiotique *stricto sensu* (quoique *lato sensu*... les sémiotiques monoplanes soient biplanes à leur façon, isomorphe) ; les symboles sont ici expressément des non-signes, là ils fonctionnent à l'évidence comme des signes, ailleurs est-on sûr de ne pas amalgamer stéréotype, marqueur de genre, et symbole proprement (?) dit ? On pourrait s'interroger aussi sur la confusion qui règne dans le statut du « symbolique » en sémiotique : la correction judicieuse de « symbole isomorphe », syntagme proposé « de manière impropre par le linguiste danois »,

en « symbole molaire » (GREIMAS; COURTÉS, 1979) n'a guère eu de suite, entraînant un maximum d'errance entre les diverses acceptions du terme « symbolique » en sémiotique.

Quant à l'usage, s'il ne tue pas forcément, le mésusage, lui, risque à tout moment d'être mortel. Pour récupérer un concept, ou, mieux, réactualiser toute sa pertinence et son efficience, il faut l'utiliser à bon escient et d'abord montrer de la parcimonie dans l'emploi qu'on fait des mots et de la chose. Prenons un exemple d'emploi guère discutable : au détour d'une analyse de telle planche de la série « Mundo MezQUINO » proposée par le dessinateur argentin Quino dans l'hebdomadaire péruvien *Caretas* du 20 mai 2008, Óscar Quezada (2013) distingue un plan de l'expression, /corbillard passant/, lui-même paquet sémique interprétable par la conjonction de plusieurs traits d'ordre topologique, chromatique, etc., et un plan du contenu « mort ». Mais pourquoi nommer « semi- (symbolique) », la structure qui apparaît là, formalisée par la formule

scènes de la vie : devant :: scènes de la mort : derrière ²,

sinon pour sacrifier au *dogme* pseudo-hjelmslevien et à son *canon* de présentation greimasso-flochien ? Autant on accordera bien volontiers ce dernier, autant on revendiquera pour lui une indépendance totale vis-à-vis du premier. Signe qui ne trompe guère, ni plus ni moins qu'une façade Potemkin : le mot apparaît une seule fois dans cet article, mais il devient néanmoins un des mots-clefs mentionnés en vitrine... Et faut-il voir un repentir, dans l'article du même auteur sur le même humoriste, deux ans plus tard (QUEZADA, 2015), quand on constate à nouveau l'emploi solitaire tout autant qu'inopiné de la formule magique, effectivement pratique, pour, comme on dit, *fixer les idées* ?

Cette vignette déploie, en son ensemble, une structure semi-symbolique :

Devant : « mauvaises manières » : tonique :: derrière : « bonne manières » : atone³.

Un repentir, car Potemkin a disparu, le semi- n'est plus clef.

Chaque fois, donc, que l'on pourra se passer de ce « semi- », il le faudra, puisque seule l'efficacité pratique dans la cohérence théorique justifie son emploi. La puissance d'un concept opératoire, en l'occurrence, reposera sur deux critères minimaux : qu'il rende intelligible plus d'un problème en plus d'un champ, ne se comportant pas en *clef unifonctionnelle* ; qu'il ne permette pas de rendre compte de

² escenas de la vida : delante :: escenas de la muerte : detrás .

³ Esa viñeta despliega, en conjunto, una estructura semisimbólica: delante : "malas maneras" : tónico :: detrás : "buenas maneras": átono.

tous problèmes en tous champs, se comportant dans ce cas en *clef universelle*. Si le « semi-symbolique » échappe au premier défaut, que dire de son usage, hésitation entre l'outil de départ bien vite oublié et l'étiquette finale largement plaquée ? Ne fait-elle pas le lit (comme pour le carré sémiotique) de la pathologie correspondante (on semi-symbolise à la chaîne comme on « carréfie à tout-va ») ? Parodiant ainsi Floch lui-même (1990, p. 29), ne serait-on pas fondé à se gausser du « néophyte zélé » qui sera tenté de semi-symboliser à tout-va ? Tu prends blanc et tu dis que c'est paix parce que drapeau, et le versus de blanc et noir te donne le versus de paix et guerre, et alors, *zip*, comme dauberait Arasse (2000, p. 97)⁴, tu as ton système semi- (blanc : noir :: paix : guerre) !

2. Parallèle, ou les discours de la méthode

Ainsi, du côté de la théorie, combien de glissements et d'hésitations entre symbolisme trivial et symbolisme hjelmslevien, entre langage monoplane et sémiotique biplane ou le contraire, combien d'à-peu-près autour de micro-univers sémantique et de système signifiant, d'isomorphie et de conformité ! Combien de confusions, dans la pratique, surtout dans le domaine de l'image, entre application statique et visée dynamique, entre gadget superflu et travail nécessaire ! Combien de passages en force de ce qui vaut pour un seul texte, plutôt un temps d'un texte à une généralisation induite, combien de généralisations induites à partir du toujours identique exemple, devenu canonique – l'opposition oui/non couplée avec le déplacement de la tête vertical/horizontal dans une culture donnée, horizontal/vertical dans une autre –, tiré de Jakobson, qui évidemment n'a pas eu besoin du semi-symbolisme pour ça ! Comment tout cela n'aurait-il pas déprécié l'usage de « semi-symbolisme », voire de tout « semi- » ? C'est donc à cette aune qu'il faudrait juger la pertinence – les performances passées et leurs acquis, les limites rencontrées et les façons envisagées pour les surmonter, enfin les perspectives ouvertes sur un renouvellement – du « semi-symbolique ». Pour ce faire, certes de façon très limitée, nous servira de test le travail inabouti mené pendant plus de vingt ans par Jean-Marie Floch sur la célèbre icône de la Trinité peinte par Andreï Rublev sans doute en 1411 – dossier complexe remarquablement reconstitué et publié par Jérôme Collin en 2009 où le « semi- » intervient inégalement. La recherche qui visait à « attirer davantage l'attention sur les qualités sensibles » (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 92), soit la « dimension plastique » (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 11-22), aura pu un bref temps trouver intérêt à y recourir, en sa formule canonique (*/a/ vs /b/ :: « x » vs « y »*) éventuellement renouvelée (*/a/ —> /b/ :: « x » —> « y »*, THÜRLEMANN, 1985).

⁴ « Pas besoin du fameux carré, vous savez, le carré sémiotique, celui qui montre comment pour aller d'une chose à son contraire, il faut passer par son contradictoire pour se retrouver dans l'impliqué ou le contraire passer par l'impliqué pour se retrouver dans le contradictoire et là zip ! c'est facile ».

2.1 Faits établis : un projet, un plan

Ce travail (FLOCH ; COLLIN, 2009) commence, après l'énoncé du projet, qui est de redéployer les « strates interprétatives successives » en restant « entièrement au service du texte » (p. 10), par en poser précisément le « socle interprétatif » (p. 11) qu'est la « dimension plastique » (p. 11-22). Vient ensuite une progression soigneusement choisie par le rédacteur de la première partie (I. *Lectures de l'icône*, p. 5-77), Jérôme Collin donc : après des prolégomènes proto-sémiotiques obligés, comme la reconnaissance des formes (p. 23-32) dénommée « dimension figurative pré-iconographique », suit en une distinction frisant l'opposition la « dimension figurative iconographique » (p. 33-58), pour une analyse qui, faisant « appel à des éléments d'identification encyclopédique » (p. 43), tout entière repose sur le contexte culturel. Celui-ci est curieusement ordonné en lectures « religieuse » (p. 42-46), « biblique » (p. 46-51), et « chrétienne » (p. 52-58).

Oui, curieux, ce « religieux », car passer de « trois hommes, trois paires d'ailes et trois disques blancs » à « trois anges auréolés » (p. 44), semble supposer un invariant de la « lecture religieuse », c'est-à-dire non spécifiquement chrétienne, qui serait la combinaison des traits « anthropomorphe », « doté d'ailes », « à tête entourée d'un halo ». C'est faire fi de la représentation musulmane des anges, dont la tête est le plus souvent sans halo mais très généralement surmontée d'une couronne, tout comme de la non-représentation des anges dans la culture hébraïque. Les uns portaient un halo sans ailes, les autres des ailes sans halo, ceux-ci ne connaissaient ni halo ni ailes, ceux-là alliaient ailes et halo ...

Oui, curieux, aussi, ce « biblique », car il s'agirait d'une lecture de la Bible pré-chrétienne, soit la lecture juive de la Bible hébraïque, en l'occurrence de la Torah : c'est de l'archéologie, sûrement pas de la sémiotique telle que l'entend ... Jean-Marie Floch. Puis séparément viendront une lecture « orthodoxe » dite « iconologique » (p. 59-66) et une lecture « hésychaste » (p. 67-71), malencontreusement qualifiée d'« iconique ». Malencontreux, car on se demande ce que vise l'adjectif, s'il prend sa place dans un discours sémiotique – trait /ressemblance/ avec le réel chez Peirce, avec le référent comme *designatum* actualisé chez le groupe μ , etc., en particulier dans son opposition à /plastique/, ou s'il doit s'entendre comme une importation du discours de théologie et d'histoire de l'art religieux, qui entend par iconique, dans ce cas, la peinture... d'icônes, et, en domaine russe, puisque nous nous y trouvons, la spécialisation du peintre en **ИКОНОПИСЬ** (*iconopis'*, peinture de l'image) vs **ЖИВОПИСЬ** (*jivopis'*, peinture de la vie)!

Venons-en à la conclusion (p. 74-76). Si on l'entend bien, le mérite de la sémiotique serait d'analyser de façon critique « cet étagement de lectures successives » fauteur d'étouffement et d'abandon du texte visuel, cet

« éparpillement de lectures indépendantes » fauteur d'écrasement, et de lui substituer un « déploiement équilibré et cohérent des approches possibles » (ou, ailleurs, un « déploiement homogène et hiérarchisé »). Bref de faire entrer le sens, et la production du sens de ce texte dans un système qui en rende compte, ce qui est de fait la visée propre de toute aventure sémiotique. Une seconde vertu de l'analyse serait précisément de ne pas écraser les lectures, mais de penser le passage de l'une à l'autre, ce qui peut donner lieu, en termes techniques, à la « conversion des niveaux ». Cohérence, distinction et hiérarchisation – c'est « le troisième principe de la sémiotique » (FLOCH, 1990, p. 8) –, sans compter l'attention à la variété des énonciataires comme le rappelle la prise en considération des hésychastes et des judaïsants, des partisans occidentaux du filioquisme, etc. (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 59-71).

Alors, Jean-Marie Floch nous désavouerait-il, lui l'amateur sémiotique du cistre et de la baselle, du pain à la sauge et du fenouil, si nous racontions une histoire de lait, de pain et de miel ? Floch nous désavouerait-il, lui qui scruta de près la cuisine d'un chef inspiré par la nature environnante, la senteur de la cueillette et la création d'un jardin *ad hoc* fort médiéval (FLOCH, 1995, p. 79-106), si nous nous munissions de cet instrument d'époque pour ainsi parler, de cet outil tri-isotopique que, dans la deuxième moitié du douzième siècle, Alain de Lille nous proposa ? Ou plus exactement d'une grille de lecture inspirée globalement par la méthode dite « des quatre sens de l'Écriture » (de LUBAC, 1959-1961) utilisée par ce moine cistercien : s'adressant lors d'un sermon de Pâques aux maîtres des clercs, il commenta Genèse XVIII, c'est-à-dire... la situation référentielle qui correspond à l'icône de Rublev (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 47). Alain de Lille s'attache plus précisément à ce que le patriarche, en version latine, dit à Sarah : « *adcelera tria sata similiae commisce et fac subcinericios panes* / pétris promptement trois mesures égales et fais-en des pains sous la cendre ». Le théologien, dans sa lecture de la Bible, prône alors une triple exposition, *triplex expositio in lectione*, la première plus aisée (*planior*), la deuxième plus savoureuse (*suavior*), la troisième plus pointue (*acutior*). Chacune a ses vertus, chacune ses énonciataires, car si l'adresse est faite à tous, elle se contente, pour les moins avancés (*minoribus proponitur*), de leur transmettre le lait de l'histoire (*lac historiae*), tandis qu'aux plus avancés (*maioribus*) est distribuée la substantielle fournée de l'allégorie (*solidus panis allegoriae*) ; quant à ceux qui sont dans l'entre-deux, ou plutôt à mi-chemin (*mediocribus*), ils peuvent goûter au miel de la tropologie (*mel tropologiae*).

2.2 *Ædificatio*, la construction du sens

Sans vouloir forcer le parallèle des méthodes, examinons les rapprochements possibles entre les scolastiques médiévaux et Jean-Marie Floch. Dans tous les cas, hormis les langages symboliques *stricto sensu*, du moins en

Hjelmslévie fût-elle élargie – tous systèmes signalétiques figés, feux de circulation, signaux maritimes, voire panneaux routiers, ceux qui seuls méritent vraiment d’être appelés *codes* –, construire le sens (sens plastique, sens profond, sens spirituel, sens commun, etc.) est une nécessité et ... un travail de longue haleine. Construire le sens, soit, pour la sémiotique, dont « la visée est et reste la description des conditions de production et la saisie du sens » (FLOCH, 1990, p. 5), rechercher et si possible établir « le système de relations qui fait que les signes peuvent signifier » (FLOCH, 1990, p. 9).

Fundamentum bonum : il faut avant tout s’assurer d’un solide socle, d’une « bonne fondation », comme l’écrit parmi d’autres Hugues de Saint-Victor notamment dans son *Didascalicon*. En excellent maître médiéval, Floch sait lui aussi la nécessaire base indiscutable, principielle sur laquelle il sera possible de monter l’édifice, ce qui permettra d’avancer avec sûreté, dans la *superædificatio*. La profonde formule greimassienne (profonde à condition d’être bien comprise), le slogan que Floch souhaite interpréter plutôt comme une devise, « hors du texte, point de salut », tel est son socle constant, le premier principe, la première loi de la sémiotique, à ce point que si d’aventure on en venait – et c’est bien naturel, bien tentant pour le chercheur – à étendre le regard, non en profondeur, mais en largeur, à considérer le « fameux “contexte de communication” », il faudrait traiter ce « bric à brac » comme un objet signifiant, traiter le contexte comme un texte appréhendable par la même méthode (FLOCH, 1990, p. 4). Au commencement de la scrutation est le texte.

Excellens structura ædificanda : En second lieu, pour une heureuse poursuite de la quête, pour édifier une parfaite structure, il faut choisir avec discernement un ordre pertinent : ainsi, au onzième siècle, Otloh, moine bénédictin de Ratisbonne, rappelait que l’on ne peut mettre en place le toit sans avoir posé avant toutes sortes d’étais, les pieux et épieux nécessaires (*palis et sudibus*) posés aux endroits où ils sont le plus efficaces⁵.

Per gradus supraedificare : la démarche sémiotique respecte autant qu’elle peut la progression qu’elle s’est choisie, soucieuse de monter l’édifice par degrés. On peut se représenter le parcours génératif de haut en bas ou de bas en haut, de même la métaphore prendra la double direction *ad libitum*, et donc approfondir sera s’élever ! Seul qui respecte les gradations a des chances de s’élever haut. C’est pourquoi, dans une épître qu’il écrit vers 1050, l’abbé de Tegernsee, Seifrid, s’exclame : « On ne parvient pas aux degrés les plus hauts si l’on n’y accède pas par les inférieurs ! »⁶. Eviter de brûler des étapes dans l’identification du sens, alors que, selon Hugues de Saint-Victor⁷, « certains,

⁵ Cité par de Lubac (1959-1961, p. 294-295).

⁶ *Non ad altiora pervenitur nisi per inferiores gradus accedatur.*

⁷ *Quidam, dum magnum saltum facere volunt, præcipitium incidunt.* Cf. dans un ouvrage à lui attribué, le *De scripturis et scriptoribus sacris prænotatiunculæ*, PL vol. CLXXV, ch. 3, 15A.

tandis qu'ils veulent faire le grand saut, tombent dans le précipice ». La démarche méthodique doit procéder à la fois prudemment et vivement, *prudenter* et néanmoins *intrepide*, mais surtout dans l'ordre, par étapes, *ordinate* (encore Hugues). Cela est vrai des Victorins⁸, plus généralement des théologiens médiévaux, et, parallèlement, du souci sémiotique d'envisager des conversions réglées et progressives des niveaux du parcours génératif, même si certaines présentations de la relation semi-symbolique laissent entendre qu'y entre certes le couplage d'une opposition figurative et d'une opposition thématique (« jour : nuit :: vertu : vice ») ou d'une opposition thématique et d'une opposition axiologique (« espoir : désespoir :: euphorie : dysphorie), mais aussi, avec un palier d'écart, celui d'une opposition figurative et d'une opposition axiologique (« jour : nuit :: euphorie : dysphorie »). En tout état de cause, le parcours génératif doit se plier à la visée d'une discipline qui « s'attache à distinguer et à hiérarchiser un certain nombre de niveaux homogènes » (FLOCH, 1990, p. 12).

Qui fortius premit ubera : s'il est important de scruter le texte encore et encore, *inlassablement*, ce doit être avec une bonne intention, sinon on tombe dans une fort mauvaise *curiositas*, toute de précipitation et d'intempérance. La scrutation, point trop n'en faut : *scrutare* et même *perscrutare*, et même trois ou quatre fois plutôt qu'une⁹, c'est très bien. Cependant il est impératif de ne pas trop *presser les mamelles*, au risque d'en extraire non le lait mais le sang, comme il est répété à l'envi, par allusion aux *Proverbes* de Salomon (XXX, 33), autrement dit de ne pas pousser la recherche du sens trop vite et trop loin, et procéder par degrés raisonnables. De même les sémioticiens se veulent guidés par le principe d'économie, tel que le formula au mieux Umberto Eco dans sa troisième conférence des *Tanner Lectures* de Cambridge, en 1990, ainsi que par le principe de pertinence – et l'attention extrême à garder leur discours à leur plan de pertinence. Que faire, alors, sinon procéder au rabotage nécessaire du contexte convoqué, pour dégager au mieux la force déjà là de l'analyse qui aura suivi les règles de la méthode : ne pas ignorer la surface du texte, mettre en évidence ses sens, les approfondir sans saut périlleux, ne pas exagérément presser les mamelles ?

3. Où l'on se prend à rêver

Rêver de ce qu'on aurait pu tenter. Oui, nous l'avons bien vu, l'ami Floch, s'engager dans une analyse pertinente tout autant qu'économique, dans une démarche où il passe par des étapes successives converties l'une dans l'autre, respectant les passages de plan en plan, y mettant de l'intrépidité plutôt que de

⁸ Chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, sur la montagne Sainte-Geneviève, qui fut un des plus attractifs centres intellectuels du douzième siècle, notamment.

⁹ PL vol. CCXIII 715 A, lettre d'un Victorin inconnu à Hugues.

la timidité, mais sans presser trop les mamelles. A partir de quoi, nous l'aurions bien vu conclure, nous l'aurions bien souhaitée, « sous sa plume », cette « mise au net magistrale, linéaire et systématique, réorganisant toutes les intuitions et les trouvailles des micro-analyses » (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 7). Il aurait alors supprimé, de toute évidence, les pages consacrées à une vague « lecture religieuse » à la fois inutile et excessive pour passer directement à la « lecture biblique » mais en la... baptisant de son vrai nom, « lecture chrétienne ». Car l'image de Rublev ne vise certes pas à représenter, ni à interpréter ni à re-produire un épisode historique de la Bible lu hors point de vue (il le sait bien, d'ailleurs), ou d'un point de vue de religion juive, mais assurément à mettre en scène un point de vue théologique orthodoxe, à destination de l'iconostase de la laure de la Trinité fondée par Serge de Radonej quelques décennies auparavant et alors reconstruite (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 99, p. 137). Non pas, donc, « ce qui s'est passé », mais bien « ce que signifie (de ce point de vue) ce qui s'est passé », ou si l'on veut, « ce que, selon moi (non pas la subjectivité d'Andreï, mais le JE énonciateur), signifie ce qui s'est passé dans cet épisode biblique ». Dans l'épisode narré par un *texte*, qui constitue le plan de référence : ici, vraisemblablement, le texte slavon de la Genèse, plus ou moins dérivé du travail de Méthode au dixième siècle, entre les traductions manuscrites en slavon tchèque, du quatorzième siècle, et les premières Bibles slavonnes imprimées à la fin du quinzième.

Alors éventuellement il aurait pu, l'ami Floch, mettre en place différents étages nouveaux, de l'orthodoxie confrontée aux judaïsants, confrontée au filioquisme occidental, etc. Le tout selon une procédure sémiotique rigoureuse, qui inclut la pertinence historique. Car, pour prendre ce seul exemple, le mouvement des *жидовствующиe* (*jidovstvuiushie*, judaïsants) n'existe pas avant le milieu du quinzième siècle, plutôt quarante ans voire cinquante ans après la réalisation de notre icône, qui ne saurait de ce fait être considérée comme un « manifeste anti-judaïsant », même si elle a pu « être reçue » voire célébrée comme telle lors des décennies suivantes (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 59-60), et surtout au siècle suivant (concile des Cent chapitres, Moscou, 1551) : il s'agit dans ce cas de l'usage polémique de l'icône, soit d'un autre statut sémiotique, où ce qui doit être repéré, dans un système marqué/non marqué qui fait, ou non, innovation, , ce sont les marques qui travaillent diachroniquement ce texte qu'est le contexte...

3.1 Une grille d'énoncé

Une fois le ménage fait, il aurait pu plus aisément, l'ami Floch, lui qui était presque obsédé par l'étagement (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 75, p. 151, p. 154, p. 158-162), et par les corrections qu'il fallait apporter, *inlassablement*, au montage des étages, nous entraîner dans sa construction en plusieurs temps et

autant de rectifications (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 92-93, p. 151-162) d'un schéma qui eût pu former une conclusion à sa longue recherche. Aussi bien aurait-il pu, mieux que nous ne saurions le faire, confronter dialectiquement ses propres schémas synthétiques – dont le très éloquent document 9d (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 157) – à la *triplex expositio* d'Alain de Lille comme un cadre autrement fécond que la dogmatique inscription dans la tripartite (ou quadripartite selon Leone) structure hjelmslevienne.

Lac historiae : l'histoire narrée nous dispense le lait initial, soit un discours articulant un plan du signifiant et un plan du signifié, et correspondant peu ou prou à la *forma verborum* pour les textes écrits (ici : *imaginum*), qui se conjuguerait avec la *veritas rerum gestarum*, conjonction dont nous entretenit Hugues de Saint-Victor dans ses *Notulæ in Genesim* (PL CLXXV, ch. 3, 33A). Dans ce *lait narratif*, nous lisons la rencontre et l'hospitalité, rencontre d'Abraham au chêne de Membré avec trois anges, hospitalité, et plus précisément philoxénie, accueil de l'étranger (cf. FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 48, p. 127-128, p. 157). Il eût assurément noté en ce point, l'ami Floch, les traits spécifiques apparents des *res gestæ* selon l'icône, par rapport à l'intertexte homosémiotique – les autres icônes – et à l'intertexte hétérosémiotique – le texte biblique, l'interprétation patristique, et sa médiation ecclésiale au sein de l'Église orthodoxe. Par exemple, l'organisation actorielle est particulière, quoique non singulière, elle tend à la sobriété, voire à l'épure : absence d'Abraham et de Sarah, les agents de l'accueil, qui sont bien présents dans les icônes de la région de Vologda dès le quatorzième siècle ; absence des mets présentés sur la table, tels que le caillé, le veau (parfois entier, sous la table, comme précisément le montre la *Trinité* de Zyriansk, vers 1390), les pains et autres galettes, qu'en revanche on trouve dans les mosaïques byzantines depuis au moins le douzième siècle et aussi dans les icônes de Novgorod, au quatorzième siècle¹⁰. Images qui témoignent d'une représentation plus complète, à la fois plus littérale et plus riche en temporalité où se condensent plusieurs temps, tandis que l'icône de Rublev apparaît, par rapport au programme narratif que décrit l'intitulé traditionnel de la séquence, comme une synecdoque narrative, procédé rhétorique bien connu. Un autre titre donné à l'épisode, « Théophanie à Membré », rend compte de la puissante portée de cette synecdoque, et simultanément nous propulse, avec plus d'aisance encore que toutes les autres formules figuratives, au « deuxième étage ».

Solidus panis allegoriae : c'est ici la consistance nutritive de l'allégorie qui entre en scène et qui mène le jeu, et dans le texte même – le texte de référence et le texte iconique – se dit, et se lit, la présence trinitaire de la Théarchie une, pour parler en termes dionysiens (Denys c. 500) ; cependant n'oublions pas que,

¹⁰ Les exemples du quinzième siècle reproduits à titre de preuves (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 138-139) ont le défaut d'être très vraisemblablement postérieurs à la *Trinité* de Rublev.

chez l'Aréopagite – triplement lisible alors, dans l'original grec du sixième siècle, dans les traductions slavonnes¹¹ (notamment du moine serbe Isaïe vers 1370-1380), et partiellement dans la tradition liturgique –, la Théarchie au-delà de l'essence (*Trias ou Thearkhia hyperousios*) ne livre son illumination (*ellampsis*) que par le biais de la hiérarchie angélique, et qu'ainsi, représenter la Trinité par trois anges est en quelque sorte la médiation idéale (Denys c. 500)¹². A s'inscrire dans ce cadre, il eût, l'ami Floch, n'en doutons pas, raffermi sa pensée de l'égalité des trois personnes théarchiques qui transparaissent derrière les anges peints et, sur le plan théorique, sa pensée de la marque. Cette égalité, d'une part, qui serait signalée par l'absence de toute marque distinctive, n'a rien d'exceptionnel : et avant et après Rublev, l'ordinaire n'est ni de marquer l'inégalité en signalant le Christ comme tel par un nimbe crucifère, a fortiori par l'inscription grecque IC XC (lèsous Khristos) héritée des icônes byzantines, ni de marquer l'égalité par trois nimbos crucifères, voire trois IC XC, ce qui se fit aussi et se nomma le triple chrisme. Point d'étonnement, donc, point d'étrangeté à découvrir, et pas davantage d'argument antifilioquiste *marqué* dans les signes. Etrange étonnement devant des éléments peu étranges : « si c'est bien Jésus... », mais justement ce n'est pas le Christ terrestre, on a bien repéré « la deuxième hypostase de la divinité » (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 54, p. 140); par ailleurs l'orthodoxie étant depuis pour ainsi dire toujours, à travers les aléas des contestations et au gré des conciles, *étrangère* au filioquisme, il n'est pas étrange qu'un moine iconographe orthodoxe n'y adhère pas davantage : c'est pour lui une évidence, ni un acte militant, ni un « manifeste », et la principale représentation inégalitaire de la Trinité, le *Thronum gratiæ*, qui n'apparaît d'ailleurs que chichement en Occident avant la fin du quatorzième siècle, ne conquiert jamais l'Orient.

Cet époussetage accompli, la lecture allégorique permet encore mieux d'approfondir le sens de l'énoncé, et de dépasser la simple valeur de témoignage « historique » d'une vertu essentielle – la philoxénie –, pour gagner la région hors-temps du Conseil divin et, par le biais du discours scriptural et pictural, nous entretenir de la théophanie comme « représentation de l'intimité de la vie du Dieu trinitaire » (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 64). Mais ainsi, elle reste encore, précisément, du côté de l'énoncé. Alors que le « troisième étage » nous conduit de plain-pied à l'énonciation, transformant la relation de l'observateur aux personnages peints, le JE qui contemple le IL étant changé en TU qui reçoit, ou non, la manifestation (*phanie*) du JE théarchique.

¹¹ Disons « slavon » pour faire vite, sans tenir compte de l'incroyable complexité du problème de la langue ancienne commune, de la dissociation des divers idiomes, de la langue propre à l'Église, etc.

¹² On se reportera aux premier (sur la manifestation de la lumière), troisième (sur la fonction de la hiérarchie) et quatrième (sur le nom des anges) chapitres de la *Hiérarchie céleste*.

3.2 Praxis énonciative

Mel tropologiæ: le miel permet la conversion de chacun, sa douceur est celle de la motion tropologique. C'est la divinisation offerte à chacune des créatures humaines, et nous entrons dans le domaine de l'économie, économie de la divinité, économie du salut. C'est bien là (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 157) que les schémas construits et enrichis par Floch prennent leur plus belle valeur : d'approche en approche, de complément en complément, on y voit s'articuler « économie » et « théologie » (ainsi dans le document 11b, FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 135). La « théologie » est ici la description de la divinité par la « similitude dissemblable » – l'*anomoios homoiotès*, écrit Denys, que nous repérons en histoire de l'art occidental, d'après la traduction latine de Jean Scot, comme *dissimilis similitudo* –, qui rend absolument normaux les traits parfois relevés comme étranges en ce livre même, les trois visages identiques, les pèlerins en anges, l'indécision sur leur sexe, etc. Et cette « théologie », loin d'être statique, suppose, ne serait-ce que par le jeu des couleurs qui différencient et des regards qui organisent le circuit (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 145-146, p. 157)¹³, une dynamique interne : la circulation de l'amour divin aspire idéalement à la triade, argumentait un autre Victorin, Richard, vers 1160, dans son *De Trinitate*¹⁴; il en va de même pour ce Conseil trinitaire inscrit dans un cercle tout de « communauté » circulante, comme l'ouvrage la construit dès l'étude du « sens plastique », avec déjà la notion de « mouvement circulaire », puis en conclusion de la « signification iconologique » (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 141, p. 15-16, p. 65-66).

Retour vers Alanus de Insulis, notre Alain de Lille, même sermon, à propos de la demande d'Abraham à Sarah : « *Isti sunt tres panes quo accommodare debet amicus amico* ». Les trois pains sont pour lui le signe d'une proposition de circuit de l'ami à l'ami, de cette circulation de la communication qui en l'occurrence va du transmetteur (dans l'épisode biblique, Sarah) au destinataire (les hôtes), véhiculée par une relation d'amour. Autrement dit, comme une énonciation énoncée qui dit la vérité de l'énonciation du passage de la Genèse. Ce que nous retrouvons dans l'insistance de Floch (par exemple FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 135) sur le mouvement circulaire qui relie les trois personnages – en l'absence des trois pains, figurés dans d'autres icônes – en lien avec l'énonciation : le bref mais important chapitre (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 67-73) qui est consacré à cette dernière, centré sur l'énonciataire, est exemplaire. On se souviendra alors de *Sémantique structurale*, où Greimas (1966, p. 153)

¹³ Sur ce point comme sur la circularité, le document 9d est magnifiquement complété par le document 9a retranscrit page 159.

¹⁴ *PL* vol. CXCXVI, l. V, ch. XX: Constat [...] *quod gratuiti amoris plenitudo sit in solo uno, debiti [...] amoris plenitudo sit in solo altero, tam debiti quam gratuiti plenitudo sit in solo tertio* / Il en résulte que la plénitude de l'amour gratuit se trouve en un seul, la plénitude de l'amour dû en un seul autre, la plénitude de l'amour aussi bien dû que gratuit dans le seul troisième.

évoquait l'*epochè*, suspension des paramètres parasites en fonction du point de vue adopté, notamment de ceux qui correspondaient à la situation de communication, et ajoutait : « à moins que l'analyse n'ait choisi ce paramètre comme objet de description ». L'icône, en tout cas celle de Rublev selon Jean-Marie Floch et Jérôme Collin, imposerait la prise en compte de ce fameux « paramètre de subjectivité », à la fois par la pratique liturgique dans laquelle elle s'insère, par l'emplacement de l'image sur l'iconostase, et par des traits d'énoncé.

De ces traits le principal est la « perspective inversée », expression peu pertinente de fait, mais traditionnelle, d'une organisation spécifique des plans de certains objets. Contrairement aux idées encore reçues, les représentations figuratives bidimensionnelles de l'art byzantin soulignent la tridimensionnalité de la plupart des objets du monde, par les vues de trois-quarts ou par des récessions obliques (c'est l'accumulation de plus en plus systématique de ces raccourcis parcellaires dans la peinture italienne du quatorzième siècle, qui, finissant par saturer tout l'espace peint, déboucha, pour des raisons complexes et selon des modalités encore discutées, sur la globalisation et l'unification de la grille nommée communément « la perspective »). Mais certains objets, dans l'art byzantin, soigneusement choisis, étaient traités, depuis tout aussi longtemps, avec des récessions obliques inverses, sur la base des plans frontaux, égaux en largeur dans le monde référentiel, qui devenaient plus petits s'ils étaient supposés plus proches du fidèle, plus grands si l'on s'éloignait dans la profondeur. Manifestation évidente du désir de marquer que l'icône vient vers nous.

La seconde marque de ce mouvement, qui, à travers les hiérarchies, conduit de la Théarchie divine au dernier des fidèles sur la terre, catéchumènes, énergumènes, est la chrysographie : elle parcourt les vêtements de la Vierge, du Christ, des saints, les ailes des anges voire des objets, manifestant l'expansion de la lumière divine, sa procession hiérarchique jusqu'à nous, énonciataires. Ici, c'est sans doute la « lumière thaborique » qui remplace la chrysographie disparue, et qui par là même constitue la marque la plus nette de l'hésychasme, bien présent dès le siècle précédent dans la figuration byzantine, dans lequel baigne Andreï Rublev, contexte fort bien expliqué par Floch au colloque de Bilbao (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 147). Cependant on ne peut s'empêcher de penser que la doctrine orthodoxe traditionnelle signifiait la même chose, qu'elle disait aussi explicitement sa *vérité en peinture* : l'icône montre à qui la vise Celui qui voit, qu'elle raconte toujours, selon l'éclairante formule de Jean-Luc Marion, « l'odyssée du surgissement » (1991, p. 70). On ne peut donc s'empêcher de se demander *in fine* s'il ne faut pas répondre à la question que se posait et que posait à ce sujet Jean-Marie Floch au pape demeuré pour nous anonyme ce que ce dernier répondit : « Je ne crois pas qu'il y ait une icône spécialement hésychaste » (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 211).

Quoi qu'il en soit, tandis que le chapitre final de la première partie, avant sa conclusion (FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 67-73), résume avec brio ce qu'on peut obtenir, et ce qu'a pu obtenir Jean-Marie Floch, d'une analyse de l'énonciation prolongeant la sémiotique de l'énoncé en tous ses étages, la seconde partie de cet ouvrage posthume (II. Le dossier, FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 83-211) reconstitue remarquablement la « longue patience » (HÉNAULT, 2009, p. 3), le labeur de longue haleine et la peine du labeur de Floch, dans le souci de pertinence et de rigueur qui était le sien. Si la rigueur entraîne approfondissement et rectifications permanentes, la pertinence exige l'intégration de chaque élément, de chaque plan dans une construction cohérente, qu'on appelle *système*. Le besoin central et global n'est ici nullement celui d'un « semi-» quelconque, mais d'un étagement structuré des lectures fondées en texte et en contexte (vs « éparpillement des lectures indépendantes », FLOCH ; COLLIN, 2009, p. 76). Le système de la *triplex expositio*, outre l'avantage qu'il présente de se corrélérer avec l'ensemble du contexte biblique et un intertexte iconique très intriqué, possède toute la fermeté et en même temps toute la souplesse requises pour cadrer le discours et encadrer l'analyse sémiotique la plus fine et la plus puissante. Le plus heureux apport de cette dernière est de montrer comment la littéralité du sens littéral doit être scrutée avec cet instrument principal et décisif qu'est l'outil « dimension plastique » – là est la vraie, la puissante découverte des années soixante-dix –, pour rendre aussi intelligible que possible la forme de l'expression et aussi claire que possible sa portée signifiante. Qu'à l'occasion le maniement de cet outil, qui atteint ici un haut degré de virtuosité, suggère au chercheur, à certains moments opportuns du cheminement, l'emploi de formules du type /a : b :: c : d/ ne modifie pas sensiblement ses conclusions. ●

Références

- ARASSE, Daniel. *On n'y voit rien. Descriptions*. Paris : Denoël, 2000.
- BARROS, Diana Luz Pessoa de. Symbolismes et semi-symbolismes dans les textes publicitaires. *Semio 2007, VIII. Uluslararası Görsel Göstergelbilim Kongresi AISV-IAVS*, vol. I. Istanbul: Istanbul Kültür Üniversitesi Yayınları Yayın, n. 62, p. 69-82, 2007.
- BASTIDE, Françoise. Notes de lecture sur Jean-Marie Floch. Petites mythologies de l'œil et de l'esprit. *Actes Sémiotiques – Bulletin*, n. 8, p. 48-51, 1985.
- DENYS l'Aréopagite (c. 500), *PG* vol. III.
- ECO, Umberto. *Trattato di semiotica generale*. Milano : Bompiani, 1975.
- FLOCH, Jean-Marie. *Sémiotique, marketing et communication : sous les signes, les stratégies*. Paris : Presses universitaires de France, 1990.
- FLOCH, Jean-Marie. *Identités visuelles*. Paris : Presses universitaires de France, 1995.
- FLOCH, Jean-Marie; COLLIN, Jérôme. *Lecture de la Trinité d'Andrei Roublev*. Paris : Presses universitaires de France, 2009.
- GENETTE, Gérard. *Bardadrac*. Paris : Seuil, 2006.

- GREIMAS, Algirdas Julien. *Sémantique structurale*. Paris : Larousse, 1966.
- GREIMAS, Algirdas Julien. *Sémiotique figurative et sémiotique plastique*. Polycopié, 23 p., ca. 1977.
- GREIMAS, Algirdas Julien. Sémiotique figurative et sémiotique plastique. *Actes Sémiotiques – Documents*, v. 6, n. 60, p. 3-24, 1984.
- GREIMAS, Algirdas Julien; COURTÉS, Joseph. *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Langue, linguistique, communication*. Paris : Hachette, 1979.
- HÉNAULT, Anne. « Propos liminaire » à Lecture de la Trinité d'Andrei Roublev. In: FLOCH, Jean-Marie; COLLIN, Jérôme. *Lecture de la Trinité d'Andrei Roublev*. Paris : Presses universitaires de France, 2009.
- LANCIONI, Tarcisio. Mode semi-symbolique et architectures textuelles. *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 113, 2010. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.1733>. Consulté le : 10 mai. 2023.
- LANDOWSKI, Eric. Le papillon tête-de-Janus : à propos de *Sémantique structurale*, quarante ans après. *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 110, 2007. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.1540>. Consulté le : 10 mai. 2023.
- LEONE, Massimo. Il pero e il fico – note su un sistema semi-simbolico. *Carte Semiotiche*, n. 6-7, p. 67-94, 2004.
- LORUSSO, Anna Maria. Le texte visuel entre rhétorique et sémiotique. *Semio 2007, VIII. Uluslararası Görsel Göstergebilim Kongresi AISV-IAVS*, vol. II. Istanbul: Istanbul Kültür Üniversitesi Yayınları Yayın, n. 62, p. 799-807, 2007.
- LUBAC, Henri de. *Exégèse médiévale, les quatre sens de l'Écriture*. Paris : Aubier, 1959-1961. v. 4.
- MARION, Jean-Luc. *La croisée du visible*. Paris : La Différence, 1991.
- MIGNE, Jacques-Paul (éd.). *Patrologiae cursus completus : series græca*. Petit-Montrouge : Migne, 1854-1866.
- MIGNE, Jacques-Paul (éd.). *Patrologiae cursus completus: series latina*. Petit-Montrouge : Migne, 1844-1855.
- QUEZADA, Óscar. Un encuentro no esperado: “Mundo Mezquino” (Caretas, Mayo 20, 2008). *Actes Sémiotiques*, n. 116, p. 1-8, 2013. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.1369>. Consulté le : 14 jan. 2023.
- QUEZADA, Óscar. « Mundo Mezquino: ¿remedio al miedo? ». *Actes Sémiotiques*, n. 118, 2015. Disponible sur : <https://doi.org/10.25965/as.5479>. Consulté le : 14 jan. 2023.
- THÜRLEMANN, Félix. Présentation de Luc Régis, « Le scarifié et le tatoué. Approches d'un système semi-symbolique », *Actes Sémiotiques – Documents*, v. 7, n. 64, 1985.

What become of my “semi”?

 COSTANTINI, Michel

Abstract: The notion of semi-symbolism has remained theoretically and practically problematic since its invention and flamboyant use by Jean-Marie Floch in the eighties and nineties of the previous century. Testing its dogmatic necessity and pragmatic effectiveness by considering the research that the latter had carried out on the icon of the Trinity painted by Andrei Rublev, and which is recorded in his posthumous work of 2009, we suggest the possibility of integrating the analytical approach of semiotics into another grid and of reorganising the relations between "contextual interference", "plastic meaning", and "semi-symbolic tool".

Keywords: semisymbolism; system; tool; icon.

Como citar este artigo

COSTANTINI, Michel. Que sont mes « semi -> devenus ? *Estudos Semióticos* [online], vol. 19, n. 2. São Paulo, agosto de 2023. p. 193-210. Disponível em: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Acesso em: dia/mês/ano.

How to cite this paper

COSTANTINI, Michel. Que sont mes « semi -> devenus ? *Estudos Semióticos* [online], vol. 19, issue 2. São Paulo, August 2023. p. 193-210. Retrieved from: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Accessed: month/day/year.

Data de recebimento do artigo: 16/01/2023.

Data de aprovação do artigo: 25/02/2023.

Este trabalho está disponível sob uma Licença Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 Internacional.

This work is licensed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 International License.

